

François Sigaut

Ce sont des histoires contiguës mais différentes. Ce qui me fait réagir d'abord, c'est une notion que je n'aime pas beaucoup, la notion d'agroalimentaire. Et cela parce jusqu'au 19<sup>ème</sup> siècle, l'agriculture produit tout, et pas seulement l'alimentation. Avant la fin du 19<sup>e</sup> siècle, l'agriculture produit presque tout avec presque rien, c'est à dire qu'elle n'utilise qu'un peu de métal pour ses outils. Métal, d'ailleurs, qui est en grande partie une production agricole puisque pour le fabriquer on emploie beaucoup de charbon et que le charbon vient des forêts. C'est seulement à partir du milieu du 19<sup>ème</sup> siècle que l'on commence à voir en France (les Anglais sont un peu en avance, mais je parle de la France), la production du métal se développer à partir de coke ou du moins à partir de charbon fossile. Jusque vers la fin du 19<sup>ème</sup> siècle donc, je préfère n'être pas plus précis, l'agriculture produit tout avec rien. Elle produit d'abord les aliments, c'est entendu, mais elle produit aussi l'huile pour l'éclairage (il y a une augmentation formidable de la production d'oléagineux en France au 19<sup>ème</sup> siècle, pour l'éclairage et toutes sortes d'autres usages industriels, dont on a totalement perdu le souvenir parce que l'huile de baleine, puis les huiles tropicales, puis enfin le pétrole ont presque entièrement éliminé la production indigène d'oléagineux depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle). Je ne rappelle que pour mémoire les autres plantes industrielles (textiles, tinctoriales, etc.), mais je ne voudrais pas manquer d'insister sur le fait que les bœufs et les chevaux représentent l'équivalent de la régie Renault et de Peugeot réunis, que l'avoine, le foin et les autres fourrages sont l'équivalent du pétrole, etc. A Paris, le nombre de chevaux est multiplié par 15 ou 20 entre 1830, je crois, et 1880, qui est l'époque où se développent les premiers omnibus et tramways hippomobiles ; c'est une courbe de croissance absolument phénoménale. Et ces chevaux qui sont à Paris, il faut naturellement les nourrir avec de la paille, du foin, du maïs, des féveroles enfin tout ce qu'on peut trouver, parfois venant de fort loin.

Donc l'agriculture est loin de ne produire que pour l'alimentation. En réalité, on n'a probablement commencé à parler d'agroalimentaire que dans les années 70, peut-être dans les années 70, mais sûrement pas avant. Il y a aussi d'autres aspects à prendre en compte, comme la naissance d'une industrie là où auparavant il y avait un rapport plus ou moins direct entre les producteurs et les consommateurs, etc. Voilà pourquoi, à mon sens, on peut parler d'histoires contiguës, mais qui sont des histoires différentes. Je voudrais encore ajouter un mot par rapport à ce que j'ai entendu cet après-midi : pour moi, l'histoire a un rôle essentiellement critique c'est à dire qu'on n'est pas libre de faire ou de ne pas faire de l'histoire. Tout le monde en fait, et je crois qu'on en a beaucoup parlé à la table ronde précédente. Le problème est que trop souvent, on croit faire de l'histoire, alors qu'en réalité on fabrique des mythes ; l'exemple du cassoulet est révélateur. Je crois qu'il est essentiel de ne pas mélanger les genres. Le rôle de l'historien est précisément de regarder derrière les mythes. Cela ne veut pas dire que les historiens ne produisent jamais de mythes eux-mêmes (personne n'est parfait !) mais il faut bien voir que l'intérêt spécifique, l'intérêt propre de l'histoire c'est de critiquer les mythes. Or en matière d'agriculture et d'alimentation, les mythes ne manquent pas. J'ai aussi entendu parler tout à l'heure, et cela me touche beaucoup, du rôle que pourrait jouer l'histoire dans l'enseignement agricole. Le problème, c'est que ce rôle est officiellement et effectivement à peu près nul. Il est tout à fait vrai qu'un certain nombre d'enseignant commencent à trouver qu'il serait bien intéressant de regarder de ce côté là. Mais l'histoire en tant que telle n'apparaît pas dans les programmes. Et à mon avis, elle n'y sera pas introduite avant longtemps, parce que l'histoire que demandent les agronomes (qu'ils soient chercheurs, praticiens ou enseignants), cette histoire-là n'existe pas. Les historiens ne la font pas. Les historiens font une histoire agraire qui est très honorable, et très intéressante en elle-même, mais qui n'est pas exactement celle que demandent les professionnels. Alors que font ceux-ci ? S'ils sont vraiment motivés, ils s'y mettent eux-mêmes, ils font l'histoire dont ils ont besoin. On a cité un exemple, celui de M. Malassis, *Les trois âges de l'alimentation*.

J'ai infiniment d'estime pour M. Malassis avec qui j'ai eu des rapports tout à fait cordiaux dans la création d'Agropolis-Muséum qui fut une grande initiative. Mais je dois dire que parler de trois âges de l'alimentation, c'est une simplification qui peut être utile d'un certain point de vue, mais qui n'a guère de sens du point de vue historique. L'ennui étant que les historiens patentés n'ont pas de contre-proposition sérieuse à faire. Le problème est précisément là, me semble-t-il. Il y a une demande sociale d'histoire, Jean-Luc Mayaud y a fait allusion, je ne veux pas y revenir d'un point de vue général. Je me limite à la demande qui commence à s'exprimer dans les milieux de l'agriculture et de l'alimentation depuis une petite vingtaine d'années. Le fait est que cette demande d'histoire n'est pas satisfaite par la production des historiens actuels, et qu'elle a donc tendance à dériver vers la production de mythes, ce qui me paraît fort dangereux. J'insiste : dans la situation actuelle, si on décidait soudain d'enseigner l'histoire de l'agriculture, on manquerait de matière. On n'aurait guère le choix qu'entre enseigner quelque chose qui ne répondrait pas aux besoins réels des étudiants, ou qui serait de l'ordre du mythe. J'ai l'air d'être négatif, mais en fait je prêche pour qu'on réfléchisse à tout cela. Il faut qu'un dialogue entre les parties concernées ait lieu, mais qu'il ait lieu sur des bases saines, et qu'on ne se lance pas dans des aventures basées sur des malentendus.

Stéphane Sandre (*non retranscrit*)

François Sigaut

Si l'IEHA peut engager ce dialogue ce sera très bien. En ce qui me concerne, je travaille aussi sur l'alimentation, mais ce n'est pas mon sujet central, qui est plutôt l'agriculture. Que faut-il pour que ce dialogue ait lieu ? Il faut se prendre par la main, il faut qu'un certain nombre de gens se réunissent et en discutent d'une manière approfondie. Mais il me semble qu'une prise de conscience est nécessaire à propos des contenus. C'est pourquoi je militerais pour que des chercheurs de l'INRA en prennent l'initiative. Non pas les historiens de l'INRA. Il y a plusieurs historiens à l'INRA, vous le savez sans doute. Mais ce sont des historiens classiques, si je peux m'exprimer ainsi, c'est-à-dire qui font une histoire sociale, économique ou agraire dont je ne conteste nullement la qualité, mais qui est parfaitement classique. En revanche, il y a aussi à l'INRA, 20 ou 30 chercheurs, qui ne sont ni historiens ni sociologues ni anthropologues, mais qui ont des questions à poser aux historiens, etc. C'est avec eux qu'il faut discuter, l'idéal serait même que ce soit eux qui prennent l'initiative. Je ne sais pas s'ils sont prêts à le faire, ni si leur hiérarchie est prête à les suivre (ou à les y inciter). Pour ma part, je me permettrai de rappeler que je suis agronome au départ, et qu'au début des années 70, quand je me suis reconverti vers l'histoire, j'ai dû couper les ponts avec mes anciens collègues, parce que l'histoire n'intéressait strictement personne dans ce milieu. Aujourd'hui, dans une certaine mesure, la situation a évolué. L'histoire commence à intéresser pas mal d'agronomes, mais cet intérêt ne se manifeste qu'au niveau des individus. Les institutions et les hiérarchies ne bougent absolument pas, et c'est cela qui m'avait fait réagir au téléphone sur le titre « Qu'apporte la perspective historique aux formations agricoles et agroalimentaires ? ». Pour l'instant, elle n'apporte rien, puisqu'elle n'existe pas et que les institutions ne l'envisagent pas. Donc bien sûr, je suis partisan du dialogue, mais avec qui ? Si les institutions, si les hiérarchies restent sourdes et muettes, nous pouvons bien dialoguer entre nous, chercheurs et enseignants de base. Cela ne servira pas à grand-chose.

Stéphane Sandre (*non retranscrit*)

François Sigaut

Avant de laisser la parole à mon voisin (je crois que je n'ai pas été trop long), je voudrais dire qu'il y a un blocage spécifique par rapport à l'histoire qui n'existe pas du tout par rapport aux autres sciences sociales. Il y a ici une différence qui doit être bien aperçue. Quand j'étais à l'Institut National Agronomique au début des années 1960, nous y avions des cours de sociologie. C'était Michel Cépède qui enseignait la sociologie, et je ne suis pas sûr qu'il ait été le premier à le faire. La sociologie est donc présente dans l'enseignement supérieur agronomique depuis au moins cinquante ans. L'économie y est présente depuis bien plus longtemps encore, et probablement aussi la géographie.... Cela signifie qu'il n'y a aucun blocage de principe vis à vis des sciences sociales. En revanche, il y a un blocage tout à fait spécifique par rapport à l'histoire. Et ce blocage est double car il y en a encore un autre, vis-à-vis de l'histoire des techniques cette fois. Nous parlons de l'histoire de l'alimentation mais sur l'histoire des techniques de préparation des aliments, qu'avons-nous comme bibliographie récente et utilisable ? Je ne m'avancerai pas jusqu'à dire qu'il n'y a rien. Il y a bien sûr quelques travaux ponctuels, comme partout. Mais à ma connaissance, il n'y a rien qui permette de baser un enseignement un peu détaillé et complet. Le blocage est donc à deux degrés : il y a un refus institutionnel de l'histoire, qui s'explique sans doute par une sorte d'horreur viscérale de nos élites professionnelles pour le passéisme ; et il y a un refus de l'histoire des techniques qui est beaucoup plus général, puisqu'il est le fait de l'immense majorité des historiens eux-mêmes.

Stéphane Sandre (*non retranscrit*)

Le 21-03-04

(Intervention orale au colloque de Paris -  
version éditée)

François Sigault

- Ce sont des histoires contiguës mais effectivement ce sont des histoires différentes. Moi ce qui me frappe, c'est la notion une notion que je n'aime pas beaucoup, c'est la notion d'agroalimentaire tout simplement parce qu'au 19<sup>ème</sup> siècle, l'agriculture produit tout et pas seulement l'alimentation. Au 19<sup>ème</sup> siècle, l'agriculture produit tout avec rien c'est à dire que ce qu'elle utilise est uniquement un peu de métal pour ces outils et le métal d'ailleurs est en partie une production agricole puisque dans le métal il y a beaucoup de charbon et que le charbon vient des forêts, c'est seulement à partir du milieu du 19<sup>ème</sup> siècle que l'on va commencer à voir en France ou les anglais sont un peu en avance mais en France, qu'on va avoir un métal produit à partir de coques ou en tout cas à partir de houilles, donc jusque pratiquement la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, je suis pas trop précis, l'agriculture produit tout avec rien, elle produit les aliments, elle produit l'huile pour l'éclairage, il y a une augmentation formidable de la production d'oléagineux en France au 19<sup>ème</sup> siècle pour l'éclairage dont on a totalement perdu le souvenir parce que tout cela a disparu, a été remplacé, il y a eu l'huile de baleine, il y a eu les huiles tropicales et puis le pétrole bien entendu qui ont supprimé tout cela. Alors je rappelle aussi que les bœufs et les chevaux c'est l'équivalent de la régie Renault et de Peugeot ensemble, que l'avoine c'est l'équivalent du pétrole, le foin aussi etc. A Paris quand il a été question de créer des compagnies d'omnibus, le nombre de chevaux à Paris entre 1830 au moment je crois ou cela commence et 1880, est multiplié par 15 ou par 20, c'est une courbe de croissance absolument phénoménal comme on en voit rarement ; et ces chevaux qui sont à Paris, il faut naturellement les nourrir avec de la paille, du foin, du maïs, des féveroles enfin tout ce qu'on peut imaginer. Donc l'agriculture est loin de produire, donc le système ce qu'on appelle l'agroalimentaire date des années 70, 50-60-70 si on veut pas avant. Alors ce n'est pas seulement pour ces raisons là, c'est pour d'autres raisons aussi la naissance d'une industrie là où auparavant il y avait un rapport plus ou moins direct entre les producteurs et les consommateurs, donc voilà ce sont des histoires contiguës mais ce sont les histoires différentes. Moi je voudrais ajouter un mot par rapport notamment à ce que j'étais pas là ce matin mais j'ai entendu une partie de ce qui s'est dit cet après-midi, et pour moi l'histoire a un rôle essentiellement critique c'est à dire qu'on n'est pas libre de faire ou de ne pas faire de l'histoire, tout le monde fait de l'histoire, je crois que tout à l'heure on nous en parlais à la table ronde précédente assez abondamment, mais en fait on ne fait de l'histoire, on fait du mythe et notamment l'exemple du cassoulet il est évident que c'est du mythe ce n'est pas de l'histoire, je crois qu'il est important de ne pas se mélanger les pédales et le rôle de l'histoire c'est précisément de regarder derrière les mythes, cela ne veut pas dire que les historiens ne produisent pas de mythe eux aussi cela leur arrive, bon ça personne n'est parfait mais il faut bien voir que l'intérêt spécifique, l'intérêt propre de l'histoire c'est de critiquer les mythes ; et en matière d'agriculture les mythes ne manquent pas. Alors, on nous a parlé aussi j'ai entendu tout à l'heure, ce qui me frappe beaucoup c'est que l'histoire dans l'enseignement agricole, on l'a dit, elle n'existe pas, ce qui existe ce sont des intérêts individuels de la part d'un certain nombre d'enseignant qui commence à trouver que se serait intéressant de regarder un petit peu de ce côté là mais l'histoire en tant que telle n'existe pas et à mon avis, elle ne peut pas exister parce que l'histoire que demande les agronomes, les chercheurs de l'INRA par exemple, ou que demanderaient que pourraient demander les agronomes et les chercheurs de l'INRA, ou les enseignants du supérieur, cette histoire la n'existe pas. Les historiens ne la font pas, les historiens font une histoire agraire qui est très honorable, très intéressante, très bien, très bien, mais qui n'est pas exactement celle que demande les professionnels.

Alors que font les professionnels, et bien ils font leur propre histoire et nous en a donné un exemple, par exemple M. Malassis « Les 3 âges de l'alimentation », j'aime bien M. Malassis avec qui j'ai eu des rapports tout à fait cordiaux et dans la création de l'Agropolice Muséum qui une grande initiative, mais je dois dire que « Les 3 âges de l'alimentation » ça n'a pas de sens du point de vu historique, c'est un ouvrage. Alors le problème est précisément là me semble-t-il, il y a une demande d'histoire Mayaud y a fait allusion, je me limite, je ne parle pas de la demande sociale en générale je me limite à la demande, une demande d'histoire qui commence à s'exprimer dans les milieux de l'agriculture et de l'alimentation depuis une petite vingtaine d'années en étend généreux puisque c'est surtout dans les dernières années que cela s'est développé effectivement un certain nombre d'initiative, mais cette demande d'histoire n'étant pas satisfaite par la production des historiens actuels, et bien elle a tendance à dériver vers la production de mythe et cela me paraît extrêmement dangereux. Dans la situation actuelle, si on décide d'enseigner l'histoire de l'agriculture comme cela craque d'ajouter un module ou quelque chose dans les formations, cela va être forcément quelque chose qui sera non pertinent pour les étudiants ou qui sera du mythe. Là, il y a véritablement un travail considérable de réflexion, de dialogue à faire avant de pouvoir entreprendre des choses comme cela, j'ai l'air d'être négatif mais en fait je prêche pour que ce dialogue est lieu mais qu'il est lieu sur des bases saines qu'on ne se lance pas dans des aventures basées sur des malentendus.

Stéphane Sandre (*non retranscrit*)

François Sigault

- Si l'IEHA peut engagé ce dialogue ce sera très bien, moi je travaille un peu sur l'alimentation forcément mais cela n'est pas mon sujet central, c'est plutôt l'agriculture. Qu'est qui faut pour que ce dialogue est lieu ? Il faut se prendre par la main, il faut qu'un certain nombre de gens se réunissent et en discutent d'une manière approfondie mais je crois qu'il faut quand même qu'il y ai une prise de conscience, alors personnellement je militerai pour que les gens de l'INRA, non pas les historiens de l'INRA il y a quelques historiens à l'INRA, mais vous permettrai de le dire ici je vais sans doute si cela arrive à leurs oreilles je me ferai engueuler, je vois pas ce que les historiens de l'INRA actuel font à l'INRA, ce sont des historiens qui sont des historiens classiques, qui font de l'histoire agraire très intéressante mais ils sont 5 ou 6, c'est zéro par rapport au centaine d'historiens qui font de l'histoire agraire ailleurs ; cela n'a aucun sens d'avoir 5 ou 6 historiens à l'INRA pour faire une histoire agraire qui est parfaitement classique. Par contre, il y a à l'INRA, 20 ou 30 personnes, des chercheurs qui se posent des questions, il faudrait arriver j'essaye, je voudrais mais aucun d'entre eux ne bon ça ne marche pas, chacun attend que l'autre s'avance, est ce qu'ils ont peur de leur hiérarchie, je n'en sais rien. Je dirai que la situation pour cela est assez nouvelle parce que il y a 20 ans, il y avait personne aujourd'hui, je dis bien, il y a entre 20 et 30 chercheurs à l'INRA et dans l'enseignement supérieur agronomie et peut être un peu plus, qui seraient partants pour un dialogue comme cela mais il faut se mettre ensemble et il faut en discuter, il faut que eux en prennent l'initiative, ce n'est pas les historiens côté université qui peuvent en prendre l'initiative, et il faut que leur hiérarchie leur donne un minimum de, il faut que ce genre de chose arrive au niveau de la hiérarchie et que au moins sinon une décision, au moins un écho se fasse entendre de ce côté là. Pour l'instant ce qui me frappe, quand j'ai commencé dans ce métier moi-même, je suis agronome depuis de formation au départ, au début des

années 70, j'ai coupé les ponts pratiquement avec mon ancienne profession parce que cela n'intéressait strictement personne. Alors la situation a évolué maintenant, cela intéresse des personnes mais ces personnes sont des individus et la hiérarchie pour l'instant n'a absolument réagi à rien, il n'y a pas c'est ça qui m'avait fait réagir au téléphone sur le titre « Qu'apporte la perspective historique aux formations agricoles et agroalimentaires ? » pour l'instant, elle n'apporte rien puisqu'elle n'existe pas et qu'elle n'est pas possible. Donc moi je prêche pour que ce dialogue est lieu mais pour que ce dialogue est lieu, il y a des hiérarchies, il faut bien, ce ne peut pas être toujours la base, la base elle est bloquée pour l'instant.

Stéphane Sandre (*non retranscrit*)

François Sigault

- Avant de laisser la parole à mon voisin, je crois que je n'ai pas été trop long, je voudrais dire qu'il y a un blocage spécifique par rapport à l'histoire qui n'existe pas du tout par rapport aux autres sciences sociales. Là, la différence doit être bien faite. Quand j'étais à l'agro, j'ai eu des cours de sociologie de CEPEDE et CEPEDE enseigne la sociologie à l'agro depuis les années 50, donc la sociologie est présente dans l'enseignement supérieur agronomique depuis 50 ans au moins, la géographie aussi, l'économie encore plus n'en parlons pas etc. donc il n'y a aucun blocage vis à vis des sciences sociales, il y a un blocage mais un vrai blocage par rapport à l'histoire, et ce blocage est double car il y a encore un autre blocage par rapport à l'histoire des techniques. L'histoire de techniques, on parle de l'histoire de l'alimentation mais l'histoire du four, du moulin, l'histoire de la batterie de cuisine, l'histoire des manières de faire le feu etc. ça zéro, je connais un peu pas très bien mais un peu la littérature sur l'histoire de l'alimentation qui est sortie dans les 10 dernières années, sur ces sujets très matériels comment la batterie de cuisine comment ça évolue de céramique à la fonte, à l'alu etc., comment est aménagée la cuisine d'un paysan, d'un bourgeois au 17<sup>ème</sup> siècle, au 18<sup>ème</sup> siècle, au 19<sup>ème</sup> siècle etc., sur tout cela, il y a quelques travaux ponctuels comme partout mais il n'y a rien qui permettent de baser un enseignement de ces choses là donc il y a un blocage à 2 degrés, il y a un blocage sur l'histoire et il y a un sur blocage sur l'histoire des techniques.

Stéphane Sandre (*non retranscrit*)

(Intervention orale au colloque de Tours -  
Revenir bientôt)